

Zeitschrift: Tracés : bulletin technique de la Suisse romande
Herausgeber: Société suisse des ingénieurs et des architectes
Band: 128 (2002)
Heft: 01/02

Sonstiges

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

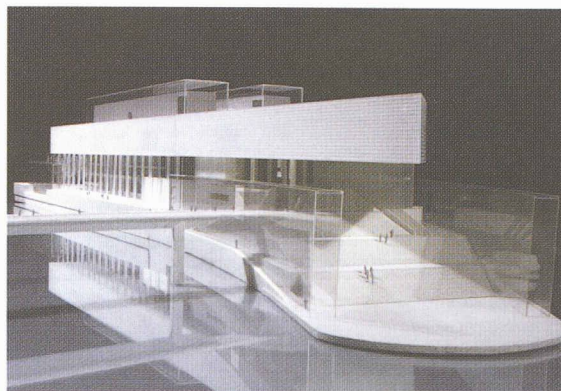
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



DU KRAK DES OUVRIERS À LA REDOUTE DE JEFF KOONS

Avec la délocalisation des entreprises à la périphérie, et la concentration de la consommation d'art au centre, le tourisme culturel est en passe de supplanter l'industrie lourde en France. Les friches industrielles accueillent de plus en plus de musées, les hordes de visiteurs remplaçant directement les bataillons prolétaires. Le processus est porté à son paroxysme à Boulogne-Billancourt, où un tiers de l'île Seguin, hier encore «forteresse ouvrière», doit être transformé en fondation d'art contemporain. Cette décision intervient après une polémique confuse entre politiciens prudents, associations de défense, urbanistes sensés, et agitateurs culturels partisans de la lutte de classes à distance. C'est ainsi que Nouvel s'était publiquement prononcé pour la sauvegarde de ce qu'il nommait «krak des ouvriers», et que d'aucuns comparaient au «Sing Sing des prolétaires». Il avait ainsi largement contribué à l'échec du projet Fortier.

Le krak va néanmoins craquer, puisque le milliardaire-philanthrope Pinault s'est offert le terrain – quinze mille mètres carrés sur la pointe aval de l'île -, une collection de huit cents cinquante peintures, sculptures, photos et vidéos «ne comportant que des pièces de la seconde moitié du XX^{ème} siècle» et les projets de six architectes internationaux (Ando, Gautrand, Holl, Koolhaas, MVRDV et Perrault). Le programme de 40 000 m² est équivalent à celui de Beaubourg, son coût devrait avoisiner un milliard de francs français. Au plan stylistique, le mécène demandait à ses architectes «un édifice hors du temps, accessible au plus grand nombre, et fidèle, mais sans nostalgie, à la mémoire des lieux». Un jury «informel», auquel participait Nouvel, a choisi Ando sans surprise face à une concurrence un peu molle.

Gautrand proposait quatre couches décalées, unifiées par une maille de verre et d'acier; Holl rendait hommage à Mallarmé, avec «un coup de dés» aléatoire; Koolhaas évoquait le pique-fleurs d'Aalto, avec une bonne quarantaine de cours intérieures, alternativement branchées et classiques; MVRDV avait conçu un catamaran porte-avions, multicolore

de surcroît, et Perrault une série de boîtes blanches emmaillottées dans une grande chaussette métallique.

L'architecte japonais assure avoir voulu créer «un vaisseau spatial flottant sur l'eau», ou «une citadelle de la culture» pour remplacer «la citadelle de l'industrie» d'antan. Le vaisseau se développe effectivement sur trois cents mètres de long en trois strates successives: un socle de dix mètres au dessus de l'eau, contenant accès, services et auditoriums; un jardin sur l'eau, propice aux débats, aux échanges et à la méditation; et une dernière couche en lévitation, pour présenter la collection permanente d'œuvres de Koons, Hybert, Rauschenberg et Klein - ce qui n'est guère surprenant -, mais aussi du radical Rebeyrolles - ce qui l'est davantage. Le parti adopté par Ando est globalement clair et calme. Il a le mérite de dégager un jardin (dix-huit arbres sur l'esquisse, quarante sur la maquette) et, surtout, un grand escalier à la pointe de l'île, protégé du vent par deux grands murs en lames de verre. Le maître du béton semble en effet se tourner vers les matériaux légers comme le bois, et surtout le verre. Opaque, transparent ou armé, le verre est omniprésent, sans doute pour refléter les eaux légèrement troubles de la Seine.

Le mécène n'a pas manqué de «souligner la force de cette architecture intemporelle, et saluer la beauté du geste, la dimension sacrée de l'édifice et sa rigueur rationnelle». On lui fera respectueusement remarquer que rien n'est moins intemporel que ce vaisseau spatial nippon, lequel est fortement enraciné au contraire dans l'histoire de l'architecture occidentale: le plan-masse de l'Institut du Monde Arabe, l'escalier de la villa Malaparte, les poutres lumineuses de la nouvelle Tate Gallery, le bosquet du Kimbell Art Museum, la rampe hélicoïdale du Guggenheim. Loin d'annoncer «l'aube du XXI^{ème} siècle à Paris» comme le soutient Ando, la fondation Pinault se présente comme un cadavre exquis de la culture internationale du XX^{ème}, auquel ne manque qu'une allusion au grand rival, le Guggenheim de Bilbao.

Jean-Claude Garcias